

Comptes rendus bibliographiques

André CHEDEVILLE, Hubert GUILLOTTEL, *La Bretagne des Saints et des Rois*, Rennes, éditions Ouest-France, 1984, 430 pages.

C'est une œuvre considérable et souvent originale sur une période essentielle, controversée, difficile de l'histoire de Bretagne. Il y a de plus un grand contraste entre les deux parties. La première, de la p. 1 à la p. 190, due à A. Chédeville, s'efforce de pénétrer dans l'intérieur de la société bretonne et ne se désintéresse nullement des questions de langue, de toponymie, d'implantation humaine ; elle montre bien le grand contraste entre la région orientale et la région occidentale, donne des aperçus sur les relations, commerciales et autres, entre la Bretagne et des régions diverses d'Europe. Le côté celtique des choses n'est pas oblitéré. Dans la seconde partie, qui n'est pas sans mérite, on trouvera surtout un patient et minutieux travail sur la datation d'actes, un apport très utile à l'histoire événementielle, qui est nécessaire, des vues très affirmées sur le rôle des Normands en Bretagne. Nous allons de souligner ou discuter tel ou tel aspect de l'exposé.

Dans son premier chapitre consacré à l'émigration bretonne, A. Chédeville nous donne une étude mesurée et assez exhaustive : la valeur des traditions orales ou écrites y est rappelée. On sous-estime trop souvent, par ignorance la valeur de la tradition en pays celtique où des « professionnels de la mémoire », poètes et généalogistes, les « cantores historici » dont parle Giraud de Cambrie, gardaient mieux qu'ailleurs le souvenir de grands événements et de grands hommes. Il est très imprudent d'écrire cette phrase, fréquente sous la plume de grands historiens hypercritiques : « écrivant trois siècles après le temps de son héros, notre auteur ne sait rien de lui »... De nos jours encore, contes et chansons montrent souvent une étonnante précision sur des faits vieux de plusieurs siècles. Cette meilleure connaissance des sociétés celtiques suscite de nos jours un renouveau d'intérêt pour la production hagiographique sur laquelle A. Chédeville exprime des vues très sages p. 15 à 18. L'existence de chroniques bretonnes perdues (en partie) soulignée par l'auteur, vient d'être confirmée de façon saisissante par la publication d'un fragment d'Annales Bretonnes

du début du X^e siècle. Le professeur Bischoff a trouvé ce fragment d'une quinzaine de lignes dans le manuscrit Angers 476; malheureusement les quelques lignes précédant le nom de Nominoe sont en grande partie usées et presque illisibles, nous laissant une fois de plus sur notre faim. Les premières pages de A. Chédeville rappellent à juste titre combien l'émigration bretonne fut un mouvement de grande ampleur, débordant largement le cadre des frontières actuelles de la Bretagne et d'une durée si longue qu'il devient de plus en plus difficile de dire quand les Bretons commencèrent à arriver en Armorique. Il est de plus en plus évident que, comme leurs frères, les «Britanni» du Ponthieu, ils y ont toujours été plus ou moins présents, tandis que divers peuples gaulois, Parisii, Atrebatés, Catuellauni, étaient présents sur la rive nord, avec les Vénètes et les Coriosolites, ainsi que nous le montrent les textes et les monnaies. On n'a pas assez fait attention au fait que, dans l'Antiquité comme au Haut-Moyen-Age, la péninsule était entourée par une mer alors appelée «Oceanum Britannicum». Pomponius Mela nous dit que Sena, située en face du rivage des Ossismes est dans le «Britannico mari». Ce n'est pas sans importance. A propos du titre ou plutôt du surnom de Riothamus porté par Ambrosius Aurelianus, A. Chédeville se rallie à l'opinion exprimée dans «Les origines de la Bretagne». Il y a une telle concordance des textes au sujet de ce personnage, appelé dans Nenius roi des Francs et des Bretons armoricains, avec l'appui d'un texte «gallois» plus tardif, qu'il est difficile de refuser cette identification. Nous avons une preuve supplémentaire d'une coexistence assez prolongée, au V^e siècle, dans la Gaule du nord de différents pouvoirs: il s'agit du titre même des «Excerpta de Libris Romanorum et Francorum». Comme la qualification d'Ambrosius «rex Francorum et Britonum Aremoricum» (Les Origines... p. 171), ce titre nous renvoie à cette période troublée au V^e siècle où le pouvoir dans le nord de la Gaule était partagé entre les derniers chefs romains, les Francs et les Britto-romains, tels Ambrosius. Il y a deux ans environ, K. Jackson a contesté dans les «Cambridge Medieval Celtic Studies» que Riothamus soit un titre officiel devenu un nom. Il évoquait ce problème à propos du nom de Vortigernus souvent considéré comme un titre plutôt qu'un véritable nom propre. Sans évoquer ici le cas de Vortigernus, nous concédons bien volontiers que Riothamus est plutôt un surnom qu'un véritable titre officiel à l'origine. (Les Origines p. 173), mais il ne manque pas de cas de ce genre où un surnom, ou un titre, sont devenus des noms propres. Citons seulement ici le cas d'*Emyr Llydaw* littéralement «empereur de Bretagne armoricaine» (en fait *emyr* vient de *imperium*) devenu un nom propre dans nombre de textes gallois-moyens, le cas de *Iahan Reith*, traduit en latin «*Lex* uel *Regula*», puis utilisé comme nom propre dans les généalogies bretonnes. C'est aussi le cas de *Peu-dragon* «chefs des guerriers» littéralement des dragons, utilisé seul ou comme qualificatif de *Uthyr*. A. Chédeville a le mérite de rappeler p. 29, l'odyssée de Gerontius, bien plus extraordinaire que celle attribuée à Conan Meriadoc, mais

comme ce Breton est connu par des sources contemporaines, et qu'il n'est pas venu en Armorique, on n'y a pas prêté attention.

Dans les pages qui suivent A. Chédeville revient sur les effets d'une émigration progressive et lente, mais qui, étalée sur une longue durée, modifie sensiblement une population. Tout indique que ce fut le cas en Bretagne. A plusieurs reprises ce livre rappelle l'importance des trouvailles archéologiques, celles issues de l'Empire Romain d'Orient, la monnaie en or de Saint-Quay au nom de Justinien frappée dans un atelier wisigoth (p. 34), la monnaie de bronze d'Antioche, vers 604, trouvée à Plougrescant, l'étole syriaque de saint Pol etc... En d'autres endroits, ce livre confirme l'impression que l'implantation des Saxons de la Basse-Loire fut bien plus importante et durable qu'on ne l'a cru longtemps : il y a le trésor de Bais (p. 181-182), mais il y a aussi nombre de noms saxons tels ceux de *Eldruda* (p. 141), de saint *Viaud*, de saint *Mendulphe* de Malmesbury, de *Bréogwine* de Canterbury (p. 178). On pourrait citer bien d'autres : *Sitofolla*, *Dunstan*, *Goustan*... sans parler d'emprunts bretons très anciens à l'anglais tels *freats*, *ridell*, etc... C'est l'occasion de rappeler que Procope nous dit que les Angiloi, les Frisones et les Brittones émigraient en grandes troupes vers le continent (Les Origines... p. 254). Les historiens grecs, plus anciens et moins prévenus, nous donnent en général une meilleure information sur l'émigration bretonne que les historiens et annalistes francs. La complexité des faits apparaît grande et ce n'est que progressivement que les Bretons parvinrent à s'imposer à nombre d'envahisseurs de la péninsule : Saxons et Normands en particulier. Le siège de Nantes par Chillon, chef saxon et non franc est exposé p. 53 ; l'auteur semble ici avoir raison contre notre ancienne opinion. Grégoire, très « franc » de sentiment, comme le montrent ses silences autant que son texte, rapporte les faits d'une façon impliquant qu'il ne s'agit pas d'un Franc. Tout ce qui est dit des régions autour de Saint-Briec, Lamballe, bretonnisées tard et incomplètement, semble confirmé par des recherches en cours sur la proportion des toponymes bretons. La sépulture de Pléhérel (p. 65) est également un indice non négligeable. L'étude de la généalogie des souverains de Cornouaille (p. 78-81) est très fine et semble bien prouver qu'il y a là deux parties, l'une très ancienne, l'autre postérieure au IX^e siècle, parties très mal raccordées entre elles. Chose nouvelle (p. 81) l'auteur montre la nécessité d'un réexamen scientifique du texte de Geoffroy de Monmouth, que nous avons sans doute aussi trop négligé. Dans ce cas le mépris et l'invective ne sauraient remplacer une étude sérieuse d'un texte après tout très ancien.

M. Chédeville a également le mérite assez rare de rappeler une vérité trop méconnue : les Bretons étaient plus proches des Gallo-Romains que les Francs (p. 43 et 64). On rester surpris qu'une telle évidence soit si rarement rappelée. Des deux côtés de l'*Oceanum Britannicum* nous avons

maintes preuves de cette défense obstinée de Rome, surtout de la Rome chrétienne, (Les Origines... p. 160). Mais nous n'avons pas bien distingué, non plus que le présent ouvrage, entre le statut différent des soldats bretons venant des territoires inclus dans l'Empire Romain, tels les soldats de Coroticus auxquels saint Patrice s'adresse comme à des citoyens romains, et les soldats recrutés au nord du mur d'Hadrien, parmi les Atecotti par exemple; ces derniers ne pouvaient guère être que des «foederati».

Nous ne saurions par contre accepter ce qui est dit p. 82-83 de l'ancienneté des dialectes bretons. Il y a longtemps que K. Jackson a fait observer, dans son «Historical Phonology of Breton», p. 35-36, que les quatre interprètes choisis en 1327, pour la canonisation de saint Yves n'ont pas été choisis pour les quatre dialectes du breton: même de nos jours, il n'y aurait nullement besoin d'interprètes distincts pour trois dialectes sur quatre. Ils ont été choisis comme étant bilingues breton-français et trois sur quatre viennent de la limite linguistique, Bon-Repos, Plémet et Mesquer. On voit mal un interprète pour le breton de Mur et un autre pour celui de Plémet, bretonnant à l'époque. De plus une correction abusive de M. Flac'hun a changé Nantensis en Venetensis (sic) pour les besoins de la cause. Contre l'évidence des textes du breton ancien, systématiquement dénigrés, quelques personnes s'obstinent à attribuer une haute antiquité à la plupart des différences dialectales modernes, alors que les trois langues brittoniques étaient elles-mêmes à peine différenciées au X^e siècle, et qu'on les appelait d'un seul nom: «lingua britannica». Dans ce cas, cet ouvrage accorde trop de crédit aux opinions qui ignorent l'état ancien des langues brittoniques.

Nous revenons très vite sur un terrain plus solide avec l'étude des «pagi» et des circonscriptions plus petites: *plou, guic, lan, treff...* (une étude des *lis*, moderne *les*, serait à faire). Cette étude très claire est de nature à faire avancer la recherche. L'importance ancienne de Brest découle aussi de l'importance de ses fortifications romaines (p. 116) sans équivalent ailleurs qu'à Alet et à Vannes dans le nord et l'ouest de la péninsule. D'une façon générale, le chapitre consacré à l'église tient compte des derniers progrès de la recherche, mais son intérêt est encore surpassé par le chapitre VI sur l'Armorique franque qui a jusqu'ici été trop négligée dans les histoires de Bretagne. Les pays de Nantes et de Rennes, très longtemps rattachés à l'empire franc, n'ont jamais fait l'objet d'une étude aussi poussée; les relations lointaines de Nantes, qui ne semble pas en décadence bien après la chute de l'Empire Romain, sont excellemment décrites avec les commerces du sel, de l'étain, du vin. Les données de la numismatique sont très bien exploitées. L'ouest du Nantais, avec le pays de Guérande, la Brière, sont entrées très tôt dans l'orbite bretonne comme le montrent aussi des recherches toutes récentes de M. Brunterc'h.

Le profit que nous retirons de la lecture des pages de M. Guillotel est tout à fait différent : tout paraît centré sur l'obsession supposée des chefs bretons de se faire reconnaître rois par le souverain franc. Il est surprenant de ne trouver aucune allusion au fait qu'en pays celtique, le nom normal du chef était «rix» dans l'Antiquité, «ri» en brittonique médiéval ancien. Les textes indigènes appellent ainsi le chef et l'on trouve ce titre constamment jusque dans les lais bretons du XII^e siècle, comme dans l'histoire d'Alan Rebrit/ribrith/ le «roi breton» (Les Origines p. 51-52) que Walter Map traduit approximativement par «rex Brittonum». C'est un tout autre problème de savoir comment les chancelleries franques daignaient appeler le chef breton, du titre le moins noble possible bien entendu ; il ne faut pas accorder une importance aussi grande à ces problèmes, car nous voyons même le souverain de Domnonée, Iona qualifié d'*imperator* dans le vie de saint Samson (Boll. t. 6, p. 122), tandis qu'Ingomar (Mél. Lot, Paris 1925, p. 192) le gratifie seulement du titre d'«homo regalis». Ce qui paraît certain, par contre, c'est que les chefs bretons ont toujours manifesté une tendance à affirmer leurs pouvoirs souverains et nous en trouvons l'écho jusque dans le cérémonial de couronnement des ducs de Bretagne, à une époque bien plus tardive. L'écho de cette incertitude se trouve jusque dans des documents non-bretons. Les Chroniques de Touraine (éd. A. Salmon, Tours 1854, p. 117) ne disent-elles pas «Fulco Nerra, comes Andegaviae, Conanum regem Britanniae in bello devicit». Mais nous reviendrons ailleurs plus longuement sur ces problèmes. Il y a certainement une continuité entre les dynasties antiques des Dumnoii et des Cornouii et les familles souveraines de Bretagne qui nous apparaissent étroitement imbriquées. Il faudrait rappeler aussi combien la situation en Bretagne diffère, au moins sur un point, de celle des pays plus, «purement celtiques», Irlande ou Galles. Ici l'émiettement est la règle ; les frontières, les dominations, évoluent sans cesse ; les petites guerres sont l'état normal des choses, avec les razzias de troupeaux. En Bretagne, au contraire, les circonscriptions paraissent relativement stables, les guerres intestines sont relativement rares, si les meurtres pour cause de succession paraissent très fréquents. Il ne semble pas du tout que l'état de choses du IX^e siècle soit différent de celui du VI^e ; le trait frappant est la dualité que nous évoquions ci-dessus. Au nord la grande Domnonée, qui garde des Dumnonii le nom, et sans doute bien plus ; au sud la grande Cornouaille éclata au milieu du VI^e siècle (il suffit de lire Grégoire de Tours à ce sujet) et la partie orientale prit le nom de son premier chef Weroc (Les Origines p. 240). Dans le cadre très lâche de ces deux, puis trois principautés, les petits chefs ou «machtiern», étudiés par M. Burdeau dans un travail inédit que M. Guillotel n'a pas connu, disposaient d'une large liberté d'action. Ils n'ont pas disparu très tôt, c'est leur nom qui disparut. Quand Deurhoiarn est appelé, non pas «Machtiern», mais «comes» (p. 291) ce n'est pas une «promotion», c'est qu'à la place du mot celtique, on utilise un équivalent

latin plus ou moins approprié. Les «*machtihern*» se fondirent ainsi progressivement dans la noblesse traditionnelle et il est frappant de retrouver leur nom, bien des siècles après, dans le cérémonial de couronnement des ducs de Bretagne, mal orthographié «*machtiberni*», par confusion classique du *h* et du *b*, très voisins. Dans bien des cas l'étude des faits celtiques et surtout brittoniques, loin d'être une source d'erreur, aide au contraire à mieux comprendre les faits bretons, mélange très complexe d'éléments celtiques, latins, germaniques. Tous ces aspects sont importants et l'aspect celtique pas moins que les autres, puisque qu'il se maintient depuis l'antiquité. Présenter Redon (p. 243) comme un centre d'influence caroline en Bretagne, n'est certainement pas entièrement faux, mais alors comment expliquer que cette abbaye soit par la suite active dans le combat pour l'indépendance religieuse de la Bretagne? On ne veut pas dire ici que l'absence d'intérêt pour le côté celtique de la Bretagne enlève de la valeur à cette seconde partie. Au contraire; c'est un fait nouveau et souvent éclairant de ne voir les choses que du point de vue carolingien, puis normand. Ainsi se trouvent mieux expliqués certains faits qui, dans certaines histoires de Bretagne, sont expliqués de façon partielle dans l'autre sens. Cela aide à se faire une opinion plus «globale». Dans la première partie de l'étude, l'auteur est toutefois gêné pour exposer la politique évidente de bascule que les chefs bretons menèrent en jouant, tantôt les Francs contre les Normands, tantôt les Normands contre les Francs. Dans l'exposé des guerres qui menèrent à la bataille de Brissarthe, importante pour l'époque, et à la mort de Robert Le Fort, il faudrait montrer que Salomon est maître du jeu. C'est lui qui a soudoyé pour son armée des mercenaires normands, c'est lui (et non les Normands) qui tire des bénéfices de la paix de Compiègne avec l'annexion du Cotentin (p. 317). Parler de «complicité active» est un terme qui ne convient guère quand il s'agit de guerres ou de paix entre états. Il eût été ici fort utile d'évoquer la «Chanson des Saisnes» et les textes littéraires. Le triomphe de Salomon et l'humiliation de l'empereur furent chantés par des «*cantores historici*» bretons et, pour une fois, nous avons un écho déformé de ces chants dans des versions en langue romane. Il existe par ailleurs un texte court, mais moins remanié, en latin, chantant les victoires de Iudichael. Toute cette seconde partie restera cependant comme un travail très sûr pour l'établissement des dates, la localisation d'une foule d'événements. Le juste retour à l'histoire «globale», événementielle aussi par conséquent, trouve ici une illustration remarquable.

Nous avons trouvé plus encore d'intérêt à la lecture de la partie consacrée aux rapports si prolongés entre Bretons et Normands (p. 353-404). Certes le grand cas qui est ici fait de Dudon de Saint-Quentin ne ralliera pas tous les suffrages, mais il est bon de rappeler que l'hostilité sans nuance ne fut pas le trait dominant des rapports entre ces deux peuples.

Dans les deux attitudes, contradictoires chez les Bretons, incarnées par celle de Gervant en face de celle de Pascwethen favorable à l'alliance normande, nous retrouvons l'éternelle dualité des dynasties bretonnes; des relations entre Dumnoii et Cornouii, jusqu'à la rivalité des maisons de Nantes et de Rennes, nous retrouvons partout ce trait. De même l'attitude d'Alan « Barbetorte » (traduction d'un surnom breton) diffère de celle de Bérenger de Rennes. Ce mystérieux et important personnage fait ici l'objet d'une étude fouillée. Il semble acquis qu'il est issu d'un mariage entre membres de familles bretonne et franque (ou normande?).

Nous espérons avoir montré ici tout l'intérêt de cet ouvrage nouveau et important, de nature à ranimer la recherche et la discussion sur une longue période trop longtemps négligée.

Léon FLEURIOT

Jean KERHERVÉ, Anne-Françoise PERÈS, Bernard TANGUY, *Les biens de la couronne dans la sénéchaussée de Brest et Saint-Renan*, Rennes, Institut Culturel de Bretagne — Skol-Uhel ar Vro, 1984, 317 pages, 150 francs.

Cet ouvrage renferme une édition du rentier du domaine royal (naguère ducal) dans la sénéchaussée de Brest et Saint-Renan, établi en 1544 (Arch. dép. Loire-Atlantique, B 1048), c'est-à-dire qu'il fournit tout des renseignements sur quelque 1 500 tenures réparties (parfois de façon clairsemée) sur plus de 20 paroisses du Bas Léon. Son importance n'est pas seulement locale puisqu'il est le premier d'une collection destinée à accueillir tous les rentiers ducaux conservés pour la province, depuis 1385, et couvrant environ le tiers de la région. Le texte du rentier est précédé d'une introduction historique, brève mais instructive de Jean Kerhervé sur l'exploitation des rentiers bretons qui ont beaucoup retenu, ces dernières années, l'attention des historiens, notamment des spécialistes d'histoires économique et sociale. L'intérêt de ce genre de document ne se limite cependant pas là comme en fait preuve l'étude préliminaire de Bernard Tanguy sur les connaissances linguistiques et onomastiques que l'on peut en tirer. Tout en offrant un simple aperçu de la société rurale traditionnelle des débuts de l'époque moderne, cette publication pourrait prendre place dans une suite dont la valeur serait considérable. Non seulement apparaîtraient les réalités des transformations de l'économie et de la société de la province entre le XIV^e et le XVI^e siècle la disparition du servage mottier est ici particulièrement visible mais on pourrait aussi repérer les changements culturels de façon tout à fait concrète. C'est une entreprise audacieuse dans laquelle se sont lancés les éditeurs qui méritent tous les encouragements pour l'amener à bon terme.